

## Histoire et caractéristiques du roman d'aventures – Corrigé

### A. Historique du roman d'aventures

Et moi, je restais là, méditant mon malheur au fond de ma poitrine et je cherchais un moyen de nous venger. Le Cyclope avait laissé dans l'enclos sa grande massue : c'était un bois d'olivier encore vert (...). Je m'approche, j'en coupe une certaine longueur, je la passe à mes compagnons et leur ordonne d'en ôter l'écorce. Ils la polirent, et moi, je la taillai au bout, et la durcis aussitôt au feu flambant.

Homère, *L'Odyssée*, trad. Médéric Dufour et Jeanne Raison, 2009.

Schéhérazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, et sachant que le sultan se levait de grand matin pour faire sa prière et tenir son conseil, cessa de parler. « Bon Dieu ! ma sœur, dit alors Dinarzade, que votre conte est merveilleux ! » « La suite en est encore plus surprenante, répondit Schéhérazade, et vous en tomberiez d'accord, si le sultan voulait me laisser vivre encore aujourd'hui et me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. » Schahriar, qui avait écouté Schéhérazade avec plaisir, dit en lui-même : « J'attendrai jusqu'à demain ; je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son conte. » Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Schéhérazade ce jour-là, il se leva pour faire sa prière et aller au conseil.

*Les Mille et une nuits*, (IXe s.), traduction d'Antoine Galland, 1704.

(...) Il fait de son mieux pour se préparer à traverser le gouffre. Pour cela, il prend d'étranges dispositions, car il dégarnit ses pieds et ses mains de leur armure : il n'arrivera pas indemne ni en bon état de l'autre côté ! Mais ainsi, il se tiendra bien sur l'épée plus tranchante qu'une faux, de ses mains nues, et débarrassé de ce qui aurait pu gêner ses pieds : souliers, chausses et avant-pieds. Il ne se laissait guère émouvoir par les blessures qu'il pourrait se faire aux mains et aux pieds ; il préférerait se mutiler que de tomber du pont et prendre un bain forcé dans cette eau dont il ne pourrait jamais sortir. Au prix de cette terrible douleur qu'il doit subir, et d'une grande peine, il commence la traversée ; il se blesse aux mains, aux genoux, aux pieds, mais il trouve soulagement et guérison en Amour qui le conduit et le mène, lui faisant trouver douce cette souffrance. S'aidant de ses mains, de ses pieds et de ses genoux, il fait tant et si bien qu'il arrive sur l'autre rive. Alors lui revient le souvenir des deux lions qu'il pensait avoir vus quand il était encore de l'autre côté ; il cherche du regard, mais il n'y avait pas même un lézard, ni aucune créature susceptible de lui faire du mal. Il met sa main devant son visage pour regarder son anneau et il a la preuve, comme il n'y apparaîtrait aucun des deux lions qu'il pensait avoir vus, qu'il a été victime d'un enchantement, car il n'y a là âme qui vive.

Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le Chevalier à la charrette* (vers 1180), trad. de l'ancien français par D. Poirion, Gallimard, 1996.

Aussitôt la mer commença à s'enfler et à s'agiter en ses profondeurs ; de fortes vagues se mirent à battre les flancs de nos vaisseaux ; le mistral, accompagné d'un ouragan déchaîné, de grains noirs, de tourbillons terribles, de bourrasques mortelles, se mit à siffler à travers nos vergues ; le ciel se mit à tonner dans ses fins fonds, à foudroyer, à se zébrer d'éclairs, à pleuvoir et à grêler ; l'air perdit sa transparence, devint opaque, sombre et ténébreux, si bien que la lumière ne nous provenait que de

la foudre, des éclairs et des nuées qui éclataient en flammes (...). Panurge, après avoir, du contenu de son estomac, bien rassasié les poissons mâche-merde, restait accroupi sur le tillac, tout affalé, tout effondré et à demi mort (...).

Rabelais, *Le Quart Livre*, 1552, trad. Guy Demerson, 1995

(...) Il se recommande au plus profond de son cœur à sa dame Dulcinée, la priant de le secourir en un tel péril. Puis, bien couvert par son écu et la lance en avant, il se précipite au plus grand galop de Rossinante, contre le premier moulin qui se trouvait devant lui, mais, au moment où il perçait l'aile d'un grand coup de lance, le vent la chasse avec tant de force qu'elle met la lance en pièces, et qu'elle emporte après elle le cheval et le chevalier, qui s'en alla rouler dans la poussière en fort mauvais état.

Cervantès, *Don Quichotte de la Manche*, trad. L. Viardot, 2018

J'étais occupé derrière ma tente, à l'entrée de ma grotte, lorsque je fus horriblement effrayé par une chose vraiment affreuse ; tout à coup la terre s'éboula de la voûte de ma grotte et du flanc de la montagne qui me dominait, et deux des poteaux que j'avais placés dans ma grotte craquèrent effroyablement. Je fus remué jusque dans les entrailles ; mais, ne soupçonnant pas la cause réelle de ce fracas, je pensai seulement que c'était la voûte de ma grotte qui croulait, comme elle avait déjà croulé en partie. De peur d'être englouti je courus vers mon échelle, et, ne m'y croyant pas encore en sûreté, je passai par-dessus ma muraille, pour échapper à des quartiers de rocher que je m'attendais à voir fondre sur moi. Sitôt que j'eus posé le pied hors de ma palissade, je reconnus qu'il y avait un épouvantable tremblement de terre.

D. Defoe, *Robinson Crusoé* (1719), traduction de Petrus Borel, 1836.

D'Artagnan, furieux, avait traversé l'antichambre en trois bonds et s'élançait sur l'escalier, dont il comptait descendre les degrés quatre à quatre, lorsque, emporté dans sa course, il alla donner tête baissée dans un mousquetaire qui sortait de chez M. de Tréville par une porte de dégagement, et le heurtant du front à l'épaule, lui fit pousser un cri ou plutôt un hurlement.

- Excusez-moi, dit d'Artagnan essayant de reprendre sa course, excusez-moi, mais je suis pressé.

À peine avait-il descendu le premier escalier, qu'un poignet de fer le saisit par son écharpe et l'arrêta.

- Vous êtes pressé ! s'écria le mousquetaire pâle comme un linceul ; sous ce prétexte, vous me heurtez, vous dites : « Excusez-moi » et vous croyez que cela suffit ?

A. Dumas (père), *Les Trois Mousquetaires* (1844)

(...) maintenant toutes les rencontres avec divers navires avaient prouvé l'indifférence satanique avec laquelle la Baleine blanche avait déchiqueté ses chasseurs innocents ou coupables, maintenant on voyait poindre dans le regard du vieillard une expression que les âmes faibles avaient peine à supporter. Pareille à la fixité de l'étoile polaire qui transperce d'un regard inébranlable le centre de la longue nuit polaire, l'intention d'Achab, immuable, étincelait sur le minuit perpétuel du sombre équipage ; elle le dominait si bien que tous leurs pressentiments, leurs doutes, leurs inquiétudes, leurs terreurs enfouies au plus profond de leurs âmes ne laissaient pas croître la moindre tige, ni s'ouvrir la moindre feuille.

Herman Melville, *Moby Dick*, 1851, traduction de Henriette Guex-Rolle, Garnier-Flammarion, 1989, chapitre CXXX, p.534

C'était bien toujours le beau Lagardère ; c'était le beau Lagardère plus que jamais, Sa taille, sans rien perdre de sa souplesse, avait pris de l'ampleur et de la majesté. L'intelligence virile, la noble volonté, brillaient sur son visage. Il y avait, pour tempérer le feu de son regard, je ne sais quelle tristesse résignée et douce. La souffrance est bonne aux grandes âmes : c'était une âme grande et qui avait souffert. Mais c'était un corps de bronze. Comme le vent, la pluie, la neige, et la tempête glissent sur le front dur des statues, le temps, la fatigue, la douleur, la joie, la passion, avaient glissé sur son front hautain sans y laisser de trace.

(...) « Si vous ne venez pas à Lagardère, Lagardère ira à vous. » Vous n'êtes pas venu, me voici. Dieu est juste, Philippe de Nevers va être vengé. Il lâcha le poignet de Gonzague, qui recula aussitôt de plusieurs pas.

P. Féval, *Le Bossu* (1858)

Le docteur et Kennedy, pâles, assistaient à ce terrible spectacle ; ils ne pouvaient plus manœuvrer leur ballon, qui tournoyait au milieu des courants contraires et n'obéissait plus aux différentes dilatations du gaz. Enlacé dans ces remous de l'air, il tourbillonnait avec une rapidité vertigineuse ; la nacelle décrivait de larges oscillations ; les instruments suspendus sous la tente s'entrechoquaient à se briser, les tuyaux du serpentin se courbaient à se rompre, les caisses à eau se déplaçaient avec fracas ; à deux pieds l'un de l'autre, les voyageurs ne pouvaient s'entendre, et d'une main crispée s'accrochant aux cordages ; ils essayaient de se maintenir contre la fureur de l'ouragan.

J. Verne, *Cinq Semaines en ballon* (1863)

Grâce à leurs tisons, ils allumèrent un feu à la lisière de la forêt et firent frire du lard dans la poêle. C'était beau de faire ripaille à l'orée d'une forêt vierge, sur une île déserte, loin des hommes. Ils déclarèrent d'un commun accord qu'ils rompaient à jamais avec la civilisation. Les hautes flammes illuminaient leurs visages, jetaient leurs vives lueurs sur les grands troncs qui les entouraient comme les piliers d'un temple, et faisaient luire les feuillages vernissés et leurs festons de lianes.

Après avoir englouti le dernier morceau de lard et leur dernière tranche de pain de maïs, les garçons s'allongèrent sur l'herbe. Ils étaient enchantés de la tournure que prenaient les événements. Ils auraient pu trouver un endroit plus frais, mais pour rien au monde ils n'auraient voulu se priver de l'attrait romantique d'un beau feu de camp.

« On s'amuse drôlement, hein ? dit Joe.

M. Twain, *Les Aventures de Tom Sawyer* (1876)

Nous avons parcouru une partie du Midi de la France : l'Auvergne, le Velay, le Vivarais, le Quercy, le Rouergue, les Cévennes, le Languedoc. Notre façon de voyager était des plus simples : nous allions droit devant nous, au hasard, et, quand nous trouvions un village qui de loin ne nous paraissait pas trop misérable, nous nous préparions pour faire une entrée triomphale. Je faisais la toilette des chiens, coiffant Dolce, habillant Zerbino, mettant un emplâtre sur l'œil de Capi pour qu'il pût jouer le rôle d'un vieux grognard ; enfin je forçais Joli-Cœur à endosser son habit de général. Mais c'était là la partie la plus difficile de ma tâche, car le singe, qui savait très bien que cette toilette était le prélude d'un travail pour lui, se défendait tant qu'il pouvait, et inventait les tours les plus drôles pour m'empêcher de l'habiller. Alors j'appelais Capi à mon aide, et par sa vigilance, par son instinct et sa finesse, il arrivait presque toujours à déjouer les malices du singe.

H. Malot, *Sans famille* (1878)

– Dehors, garçons, dehors, et combattons à l'air libre ! Les coutelas ! ordonna le capitaine.

J'empoignai un coutelas dans le tas, et quelqu'un qui en prenait un autre en même temps, me fit sur les doigts une estafilade que je sentis à peine. Je m'élançai hors de la porte, à la lumière du soleil. Quelqu'un, j'ignore qui, me suivit de près. Juste devant moi, au bas du monticule, le docteur repoussait un assaillant : à l'instant où je jetai les yeux sur lui, il rabattait la lame de son ennemi, et l'envoya rouler les quatre fers en l'air, une large entaille en travers du visage.

R. L. Stevenson, *L'Île au trésor* (1883)

Bill allait continuer la conversation quand il vit, dans le noir mur de nuit qui se pressait sur eux et où toute forme était indistincte, une paire d'yeux brillants comme des braises. Il la montra à Henry qui lui en montra une seconde, puis une troisième. Un cercle d'yeux étincelants les entourait. Par moments, une de ces paires d'yeux se déplaçait ou disparaissait pour reparaître à nouveau l'instant d'après. La terreur des chiens ne faisait que croître. Ils bondissaient, affolés, autour du feu ou venaient, en rampant, se tapir entre les jambes des deux hommes. Au milieu de la bousculade, l'un d'eux bascula dans la flamme. Il se mit à pousser des hurlements plaintifs, tandis que l'air s'imprégnait de l'odeur de sa fourrure brûlée. Ce remue-ménage fit se disperser le cercle de prunelles qui se reforma une fois l'incident terminé et les chiens calmés.

– C'est, dit Bill, une fichue situation de se trouver à court de munitions.

Jack London, *Croc Blanc*, 1906

La rapidité avec laquelle le géant se mouvait parmi les arbres était prodigieuse, son odorat l'aidait considérablement à deviner tous les secrets de la jungle, et pourtant trois jours s'écoulèrent avant qu'il découvrit l'endroit où Ara, le tonnerre, avait foudroyé l'infortuné compagnon noir de l'Américain. Là, il découvrit les traces à demi effacées de Blake qui s'éloignaient vers le Nord. (...) En rampant, silencieux comme une ombre, (il) se rapprocha des deux hommes qui se distrayaient de leur garde en bavardant ensemble. Avec stupeur, il s'aperçut qu'ils s'exprimaient en un anglais gothique, médiéval, et étaient vêtus de costumes moyenâgeux. Sa première surprise passée, il comprit qu'il était sur la bonne piste, et que là était sans doute le secret de la disparition de Blake. Prenant brusquement son parti, le seigneur de la jungle bondit, tel un tigre, sur le plus proche des deux hommes, qu'il jeta à terre, l'immobilisant sous sa poigne puissante. L'autre guerrier, épouvanté par cette apparition soudaine, déguerpit à toutes jambes, sans demander son reste, et disparut dans la direction du tunnel qui menait à la Cité de Nimmr.

E. R. Burroughs, *Tarzan Seigneur de la jungle* (1912)

Il lut son altitude : mille sept cents mètres. Il pesa des paumes sur les commandes pour commencer à la réduire. Le moteur vibra très fort et l'avion trembla. Fabien corrigea, au jugé, l'angle de descente, puis, sur la carte, vérifia la hauteur des collines : cinq cents mètres. Pour se conserver une marge, il naviguerait vers sept cents. Il sacrifiait son altitude comme on joue une fortune. Un remous fit plonger l'avion, qui trembla plus fort. Fabien se sentit menacé par d'invisibles éboulements. Il rêva qu'il faisait demi-tour et retrouvait cent mille étoiles, mais il ne vira pas d'un degré. Fabien calculait ses chances (...). Il s'agissait de vivre vingt minutes à peine dans ce béton noir. Et pourtant le pilote s'inquiétait. Penché à gauche contre la masse du vent, il essayait d'interpréter les lueurs confuses qui, par les nuits les plus épaisses, circulent encore.

A. de Saint-Exupéry, *Vol de nuit* (1931)

Il déambulait sur les toits exactement comme sur la terre ferme. (...) Le clocher, la rotonde, les petits murs, l'ondulation des toits n'étaient autour de lui que comme les arbres, les bosquets, les haies et les monticules d'une terre nouvelle ; les ouvertures sombres des cours intérieures étaient comme de simples flaques dont il fallait se détourner ; les rues, des ruisseaux au bord desquels il fallait s'arrêter.

Ce n'était pas un rêve cocasse, c'était un mystère très amer dont on ne pouvait pas sortir.

Jean Giono, *Le Hussard sur le toit* (1951)

J'ai retenu mon souffle en les regardant, ces monstrueuses et anciennes créatures grossières et - à ce moment-là - étonnamment belles. Je voyais leurs dos raides, leurs oreilles pointues et leurs queues noires toutes droites. Je les entendais grommeler dans la boue au-dessous de moi, et je me sentais honorée de les voir ainsi, détendus et nus, et n'ayant pas conscience de ma présence. Je me suis rappelée que j'étais censée en tuer un. Juste pour voir l'effet que ça faisait, j'ai épaulé la carabine. Sans respirer je me suis retournée et me suis placée avec un coude contre la branche du chêne, mes genoux raides accrochés comme des bernacles au tronc. Tandis que j'essayais d'avoir les sangliers dans ma ligne de mire, ils se sont tendrement enlacés comme s'ils dansaient, se renflant, se fouillant du groin. Ils s'aiment, ai-je réalisé. Et j'ai alors compris, de façon plus immédiate, plus viscérale que je ne l'aurais pensé - c'est une mère et deux sœurs.

Jean Hegland, *Dans la forêt*, 1996, trad. 2018

Les mains en cornet autour de la bouche, elle rejeta la tête en arrière et lâcha des cris stridents : « Kriou, kriou, kriou. » Des taches d'argent apparurent dans le ciel et fondirent sur la plage, bondissant au-dessus des vagues. Les voilà. Je sais pas compter assez loin pour toutes ces mouettes et tous ces goélands. Piaillant et criaillant, les oiseaux de mer tourbillonnaient avant de plonger, voletaient tout près de son visage, et se posaient sur le sable tandis qu'elle leur jetait du gruau. Ils finirent par s'apaiser et entreprirent de se lisser les plumes pendant qu'elle restait assise, les jambes repliées sur le côté. Un gros goéland s'approcha tout près d'elle. « C'est mon anniversaire », confia-t-elle à l'oiseau.

Delia Owens, *Là où chantent les écrevisses*, 2018, trad. 2020

## B. Caractéristiques du roman d'aventures



**Jules Verne, *Cinq semaines en ballon***

Présence du danger et de la mort qui devient possible. La surprise et le suspens sont des caractéristiques de l'écriture.

**R.L Stevenson, *L'île au trésor***

Jim Hawkins est un jeune garçon que rien ne prédestinait à partir à l'aventure. Mise en valeur de la solitude du personnage confronté à lui-même et à l'expérience de sa propre valeur.



**Paul Féval, *Le Bossu***

Personnage flamboyant, typique des romans de cape et d'épée. L'illustration met en valeur la célèbre « botte de Nevers ». Présence d'une ombre qui annonce le danger. Valeurs du bien et du mal qui s'opposent.



**Jean Hegland, *Dans la forêt***

L'héroïne féminine est de plus en plus présente dans la littérature contemporaine. L'être humain est ici confronté à la nature et à sa propre survie.

---

## Synthèse – Les caractéristiques du roman d'aventures

« L'aventure est l'essence de la fiction », Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*

Le roman d'aventures est intimement lié à la lecture. Tout dans la narration est organisé en fonction du lecteur.

### Procédés narratifs propres au roman d'aventures :

#### a. Le suspens

Le suspens est le procédé de narration qui fait attendre et désirer la réponse à une question posée. Le roman d'aventures organise son suspens de telle sorte qu'aucun événement ne porte en lui-même de signification immédiate, que l'explication en soit différée. Et, c'est grâce à ce suspens, que Jules Verne, par exemple, peut introduire des descriptions et monographies<sup>1</sup> de vulgarisation scientifique.

#### **b. L'appel à l'identification**

Ce qui compte dans le roman d'aventures, ce n'est pas la reproduction d'événements réels, historiques, mais celle des passions humaines élémentaires, la peur, le courage, la volonté de puissance, l'abnégation<sup>2</sup>, l'instinct de mort, l'amour. Ce sont les héros des romans d'aventures qui permettent l'identification du lecteur.

« Nous nous concevons de plus en plus comme des êtres solitaires, condamnés à conquérir notre bonheur contre un univers qui n'est plus à notre mesure. On comprend que la notion de héros ait pris, dans cette optique, un intérêt particulier. »<sup>3</sup>

A l'inverse du conte, le héros de roman d'aventures évolue au fur et à mesure des événements. Chez Jules Verne, par exemple, entre le Nemo de *Vingt mille lieues sous les mers* et celui qui a pour cercueil le Nautilus dans *l'Île mystérieuse*, le temps a opéré sa métamorphose.

La devise du Nautilus fait écho au personnage du roman d'aventure en mouvement au travers d'un monde changeant : « Mobilis in mobile ». Ce mouvement du personnage entraîne les lecteurs dans un monde nouveau et répond à sa curiosité, à ses envies de voyage et d'évasion.

#### **c. La présence du danger et de la mort**

L'aventure est l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible.

« L'homme brûle de faire ce qu'il redoute le plus »<sup>4</sup>. Ainsi, le plaisir de la lecture découle de la peur éprouvée par le lecteur et qui est avant tout un jeu.

Source : d'après Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, 2013

---

<sup>1</sup> Monographie : étude complète et précise sur un sujet

<sup>2</sup> Abnégation : sacrifice volontaire de soi-même pour favoriser un intérêt supérieur

<sup>3</sup> M. Soriano, *Guide de la littérature pour la jeunesse*, 1975.

<sup>4</sup> Jankélévitch, *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*, 1963.